La créativité toujours en jeu

Les maîtres anciens qui occupaient l'une des sections les plus en vue de la Biennale ont aujourd'hui déserté les stands en raison de la concurrence de salons plus spécialisés, cependant quelques belles surprises étonneront les visiteurs, notamment chez de jeunes marchands. En revanche l'art moderne est à l'honneur et tandis que certains exposants déploient un florilège de chefs-d'œuvre de la figuration ou de l'abstraction, d'autres s'attachent à présenter un artiste en particulier.

Un marchand, une passion... Charly Bailly

Fils du célèbre marchand Charles Bailly, Charly Bailly a pris son envol depuis huit ans pour fonder à Genève au cœur de la vieille ville sa propre enseigne : Charly Bailly Fine Art. Le jeune homme participe pour la première fois à la Biennale des Antiquaires avec un ensemble d'œuvres d'une qualité impressionnante.

Pouvez-vous nous parler des œuvres phare que vous allez dévoiler cette année à la Biennale ?

Je vais proposer un groupe d'œuvres très varié à travers les époques et les types d'objets représentés. La vedette est tenue par un tableau totalement inédit de Francesco de Zurbaran, *Le Mariage mystique de sainte Catherine*, récemment redécouvert dans une collection suisse. Face à ce chef-d'œuvre, je n'hésiterai pas à accrocher un magnifique Vieira da Silva de 1950. Parmi les tableaux anciens, j'aurai aussi le plaisir de faire découvrir l'œuvre d'un peintre peu connu figurant le roi mage Balthazar. Le tableau, de très grande qualité, est signé au dos Jacques Albert Gérin de Valenciennes, en réalité le premier maître de Watteau. Évidemment emblématique pour le grand public, le nom de Brueghel sera illustré par un superbe cuivre de Jan Brueghel l'Ancien qui constitue vraisemblablement le prototype du modèle plus tardif de la main du fils de l'artiste, conservé par le Rijksmuseum d'Amsterdam. Enfin, j'ai une affection particulière pour le *Lévrier et lionceau assis l'un contre l'autre* en bronze de Rembrandt Bugatti daté de 1906, dont il n'existe que trois tirages et dont le plâtre appartenait à la collection Alain Delon.

Pourquoi avoir décidé de participer à la foire avec un tableau ancien aussi important que le Zurbaran alors que beaucoup de marchands de tableaux anciens se réservent pour la Tefaf ou le plus récent Paris Tableau ?

L'image de Paris garde un prestige incontesté pour les acheteurs du monde entier ; c'est une ville qui fait rêver, en particulier à ce moment de l'année. Le Grand Palais est en outre à mes yeux un lieu exceptionnel. La foire de Maastricht est de très grande qualité mais elle a lieu tous les ans et on y trouve malgré tout beaucoup de redites. J'ai envie de montrer à la Biennale des objets totalement inconnus des amateurs car elle offre une ouverture culturelle tout à fait unique quelle que soit la concurrence.

Comment voyez-vous l'avenir pour les jeunes marchands dans un contexte économique de crise ?

Je crois qu'il faut essayer d'innover, de trouver des propositions nouvelles. Je vais reprendre la galerie du 25 quai Voltaire avec une exposition qui débutera en même temps que la Biennale. Mon idée est d'organiser trois ou quatre expositions à thème dans l'année et de créer un lieu qui mêlera différents styles, avec des objets de curiosité, comme dans un appartement. Je voudrais démontrer aux jeunes collectionneurs qu'il ne faut pas hésiter à mettre une sculpture antique à côté d'un tableau moderne et d'un dessin ancien.

Focus sur deux chefs-d'œuvre

LE REPENTIR DU ROI DAVID, DE LUCA GIORDANO (1634-1705)

Doué d'une grande fureur créatrice qui lui valut le surnom de "Fa presto" (peint vite), Luca Giordano fut actif en Italie et en Espagne où il travailla pour les fresques de l'Escorial à partir de 1687. Ce tableau (huile sur toile signée, 164 x 207 cm) est à placer parmi les toiles de jeunesse de l'artiste, c'est-à-dire vers 1655, alors qu'il voyage en Italie entre Rome et Venise. On sent se manifester dans ses œuvres l'influence de peintres baroques tels que Pierre de Cortone, à la fois pour la souplesse des formes et le choix de sa palette. Le sujet représenté ici suit fidèlement le passage biblique du deuxième livre de Samuel : le roi David se repentit de son péché après avoir eu un enfant illégitime avec Bethsabée, l'épouse de son fidèle général Urie qu'il avait envoyé au combat afin de s'en débarrasser. L'enfant mourut à la naissance. Ce sujet a été traité à maintes reprises par les artistes, dont Luca Giordano lui-même, mais l'iconographie choisie dans la présente toile lui confère une charge émotive toute particulière. Le jeune peintre insiste en effet sur la sincérité du remords éprouvé par le roi en mettant l'accent sur ses larmes et son visage bouleversé. Ses mains jointes implorant le pardon donnent le sentiment d'une intense ferveur, destinée à émouvoir le spectateur.

Galerie Ana Chiclana, Madrid.

LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE D'ALEXANDRIE, UN ZURBARAN TARDIF REDÉCOUVERT

Considéré à juste titre comme l'un des plus grands maîtres du Siècle d'or espagnol, Zurbaran est certainement celui qui fut le plus empreint de spiritualité religieuse. Pendant la plus grande partie de sa carrière, il a imposé son style ténébriste et ses formes sculpturales d'un réalisme saisissant. Installé à Madrid de 1658 jusqu'à sa mort en 1664, il voit néanmoins la peinture espagnole évoluer vers un style moins austère que celle précédemment imposée par le concile de Trente et il doit adapter sa production à cette tendance plus adoucie. Les œuvres des dernières années de l'artiste ont été longtemps méconnues, jusqu'à la grande exposition de 1987-1988 (New York-Paris-Madrid) qui a permis au public de les redécouvrir. Jusqu'à ce jour, les tableaux laissés par Zurbaran dans son atelier à sa mort ont été pour la plupart impossibles à localiser, principalement en raison de la fréquence des sujets traités. *Le Mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie* (vers 1658-1662, huile sur toile, 121 x 102,7 cm) constituerait vraisemblablement un cas tout à fait exceptionnel. On ne connaissait en effet aucune autre version de cette toile avant sa réapparition dans une collection privée suisse. De plus, l'inventaire après décès des biens de l'artiste réalisé en 1665 y précise les dimensions d'une œuvre de même sujet qui correspondent à celles de la présente toile.

Charly Bailly Fine Art, Genève.

Un marchand, une passion... Ana Chiclana

Jeune Espagnole pleine de charme et d'énergie, Ana Chiclana fait partie de la nouvelle génération de marchands qui assurent courageusement la relève pour défendre une peinture ancienne souvent délaissée et mal connue, au profit de la vague déferlante d'un art contemporain bien plus en vogue.

Formée dans le milieu de l'art parisien où elle a fait ses études, elle décide d'ouvrir sa galerie à Madrid à l'aube des années 2000 alors qu'elle est âgée d'une trentaine d'années. Son ambition est d'y montrer des œuvres pointues et de qualité afin d'attirer les collectionneurs avertis ou d'initier de nouveaux amateurs. Spécialisée en tableaux et dessins anciens, la galerie présente surtout des peintres espagnols mais aussi les artistes nordiques qui les côtoyèrent dès le XVI[e] siècle, à une époque où la dynastie des Habsbourg assise sur le trône espagnol joua un rôle essentiel dans le mécénat. Grâce à son travail au cabinet des dessins du musée du Louvre, Ana s'est spécialisée dans les dessins de Vicente Carduccio, peintre baroque d'origine italienne ayant fait sa carrière en Espagne et sur les artistes travaillant au palais de l'Escorial, le spectaculaire monastère royal construit par Philippe II à partir de 1557.

La jeune galeriste participe régulièrement à des foires en Espagne depuis 2003 et a fait son apparition au sein de la Biennale pour la première fois en 2010 à l'occasion du Tremplin des Antiquaires au Grand Palais. Cette année, son stand est l'un des plus intéressants de la manifestation dans le domaine de la peinture ancienne en raison de la spécificité de l'itinéraire qu'elle nous propose et de la qualité des tableaux qui sont exposés. Son objectif est de présenter un éventail varié d'artistes ibériques, du XVII[e] au XIX[e] siècle et de peintres ayant été à un moment de leur carrière en relation avec l'Espagne, afin de souligner le jeu des influences artistiques. Sa pièce majeure est une toile spectaculaire signée de Luca Giordano, inconnue du grand public, représentant le repentir du roi David. L'autre tableau à ne pas manquer, *L'Archange saint Michel terrassant les anges déchus*, est une œuvre exceptionnelle du plus confidentiel Antonio Palomino (1655-1726), surnommé le "Vasari espagnol" par ses contemporains car il fut aussi un écrivain prolifique. En passant par un choix de natures mortes ou *bodegones*, genre où les artistes espagnols ont particulièrement excellé, sa sélection s'élargit jusqu'au XIX[e] siècle avec un ensemble raffiné de vues de Madrid peintes par l'Italien Giuseppe Canella (1788-1847) et une représentation de corrida par Antonio de Brugada (1803-1863), artiste qui passa plus de dix ans de sa vie en France.

ET AUSSI...

La **galerie Ary Jan** sera présente pour la première fois à la Biennale avec une section plus particulièrement dédiée à la peinture orientaliste. Sa pièce phare est un très beau *Cavalier nubien sur son cheval blanc* d'Alfred de Dreux, exécuté entre 1842 et 1848, à une époque où l'artiste est au sommet de son talent et voit sa renommée s'étendre dans les différentes cours d'Europe.

Réputée pour ses fonds d'or, la **galerie Sarti** propose à côté de plusieurs primitifs italiens des XIV[e] et XV[e] siècles une œuvre de la fin de la Renaissance par le Florentin Francesco Ubertini, dit Il Bachiacca. L'œuvre représentant Léda et le cygne emprunte le modèle de sa composition à Léonard, en y insufflant une sensualité un peu ambiguë qui n'est pas sans évoquer l'art du Corrège.

Chez **Alexis Bordes**, on s'attardera sur un audacieux paravent à sujet allégorique des années 1950 composé de cinq feuilles en fixé sous verre. Il fut réalisé par Paulette Ingrand née Rouquier qui s'illustra avec son époux dans la décoration du fameux paquebot *Normandie* avant son départ pour la Belgique dès la fin de la Seconde Guerre mondiale où elle poursuivit seule sa carrière.